

— **HEAD**
**HAUTE ÉCOLE D'ART ET
DE DESIGN GENÈVE**
**GENEVA UNIVERSITY
OF ART AND DESIGN**

LES LÉOPARDS À L'ESSAI

**Le Festival del film Locarno invité par le Département Cinéma/cinéma du réel de la Head –
Genève pour la deuxième fois**

Chiri de Naomi Kawase

Vendredi 16 novembre 2012, 20h00, Les Cinémas du Grütli
Projection précédée d'une rencontre avec Carlo Chatrian,
nouveau directeur artistique du Festival del film Locarno,
en dialogue avec Jean Perret
(VOST français – Japon, France – 2012 – 45')

Chiri - une élégie

C'est à un dernier voyage que Naomi Kawase nous invite, fait de tous les mouvements du corps et de l'âme qui donnent consistance à la vie. C'est à un deuil que la réalisatrice nous propose de prendre part, à nous qui avons été les spectateurs conquis de son œuvre pour une belle partie consacrée à son roman familial. Et c'est un hymne à la vie que toutes ces prises de vue du temps passé, présent et futur s'engagent à partager avec nous.

La mort est au travail dans toutes les images du cinéma, qui retiennent la présence des corps et des visages comme des momies à jamais conservées. Le cœur battant de *Chiri* est ce travail du temps qui épuise les dernières énergies de Uno, grand-mère adoptive de la réalisatrice, et aiguise les jeunes forces de Mitsuki, son petit garçon.

Ce parcours, du grand âge de cette femme presque centenaire à son agonie et à la dispersion de ses cendres, est rythmé par des scènes qu'un montage construit avec excellence en un récit à trois dimensions. Les images du temps passé, les archives de la vie que Naomi Kawase partagea avec cette femme qui, avec son mari, recueillit l'enfant orpheline. Ces images Super 8 et vidéo légère sont fragiles et inspirées par la beauté de la vie quotidienne, que la réalisatrice a ce talent incomparable de porter aux nues. Ce sont toujours des liens qu'elle filme, entre les gens et la nature, entre les gestes et les états de la lumière, de la frondaison d'arbres qu'anime le vent. Les liens invisibles et poétiques, elle les explore entre la vie des hommes et les saisons dont les rythmes sont autant de métaphores de la condition humaine.

A ces fragments de mémoire vive, Naomi Kawase ajoute les derniers moments de la vie quotidienne partagée avec Uno. Approche dans l'intimité des corps et des voix. Le bain de la grand-mère, son corps nu, ses seins, son ventre, la réalisatrice les filme dans une proximité à l'extrême de la représentation, dont elle seule sait inventer l'ultime limite. Son geste est beau, qui est celui d'une femme rendant hommage à cette autre femme dans l'évidence de sa grande fatigue. Présence magnifique de cette dame qui fut une grande mère sans pour autant avoir enfanté.

Naomi Kawase filme toujours à la manière d'une quête les gens qu'elle aime. Elle inscrit ses questionnements à la croisée des relations qu'elle établit, elle écoute et parle, sa voix est consubstantielle aux images. C'est en étant existentiellement impliquée avec ceux qu'elle filme qu'elle peut les côtoyer de si près et capter jusqu'au souffle de l'agonie, partant jusqu'au mystère de l'évanescence de la vie.

Son accompagnement du photographe dans *Letter From a Yellow Cherry Blossom* révélait son entière présence auprès d'un homme mortellement malade. Dans *Chiri*, Naomi Kawase donne à voir les détails du visage de sa grand-mère, de sa respiration, de ses états de conscience et d'inconscience, qui renvoient aux émotions archaïques de l'être humain, fasciné par la mort au travail. Il l'interroge, l'observe, la fait sienne et la rejette. Il y a là l'exercice d'une violence propre au cinéma, certes, pointer une caméra sans ambages sur les rides du temps, mais la cinéaste la transcende en inventant ses images qui participent de la dimension méditative et poétique de son œuvre.

Naomi Kawase pratique un rituel à nul autre pareil de l'apprivoisement de la mort dans un geste cinématographique exceptionnel. Celui-ci mêle des images posées et des plans mouvementés en une appréhension spirituelle du monde, dont toute son œuvre dessine l'épiphanie.

Et puis, il y a toujours la lumière du jour, la générosité des arbres dans les frondaisons desquels le soleil distribue ses éclats. Les bourgeons efflorescents. Le feu, les feux d'artifice, les bougies aussi. Et c'est bien dans la lumière aveuglante du soleil que le petit Mitsuki est offert. Ce fils porté à bout de bras vers le ciel, comme cet os tiré des cendres de la défunte, inscrivent dans le film la projection, toujours, vers l'avenir et ses utopies.

Récit fait de fragments d'émotions, d'urgences, de gestes et de mots, de précipitations, la voiture lancée dans la nuit vers l'hôpital, et de méditations, la chambre vide, les objets à la fenêtre ; histoire composée de scènes exceptionnelles, telle celle de Naomi Kawase projetant dans la chambre d'hôpital *Katatumori*, film dont sa grand-mère est le personnage central. La réalisatrice est en larmes, dans sa volonté touchante de nouer les fils de toutes ces existences réunies.

Voit-on bien qu'aucune complaisance n'est ici à l'œuvre, ni narcissisme, sinon de celui qui fonde en toute légitimité l'identité d'une création bouleversante ?

La vieille femme est penchée sur une table. Elle écrit des mots dont elle ne parvient plus à voir les lettres, une excuse à Naomi, pour une brouille sans doute. C'est extraordinaire et unique ce cinéma du réel dont les scénarios sont écrits par la vie telle qu'elle est réellement vécue. Sans aucune afféterie esthétique ni technique, Naomi Kawase filme ce minuscule éclat de la vie, ce besoin d'Uno de faire la paix pour rien, pour tout. L'échange entre les deux femmes est confondant. Elles disent à voix feutrée les mots de leur amour.

Naomi Kawase habite entièrement ce film, qui est la maison de son histoire, dans laquelle elle vécut avec Uno. Le cinéma comme une maison, cher à Andreï Sokourov. A la mesure de la voix de la réalisatrice qui chuchote les mots de son affliction, *Chiri* dessine avec infinie délicatesse la frontière entre nous et les morts, qu'il s'emploie à toucher du regard en une transcendance profane. Il s'agit simplement d'apprendre à exister entre vivants avec les morts. Cette invocation élogiaque fonde l'universalité du cinéma de Naomi Kawase.

Jean Perret,
Responsable du Département Cinéma/
cinéma du réel de la Head – Genève